

Le château de Neuhardenberg

Un joyau de la Marche dans le miroir de l'Histoire

D'une austérité sereine - les châteaux prussiens du Brandebourg

Dans le Brandebourg, tout comme dans d'autres régions des nouveaux Länder, il y a de nombreux endroits qui suscitent l'intérêt. Les châteaux, les parcs et les gentilhomnières dégagent souvent un romantisme fragile, qui est de nature à stimuler l'imagination et l'énergie. On n'éprouve aucune peine à se reporter en rêve aux « temps meilleurs » qu'ont dû connaître de tels lieux, sans quoi ils n'existeraient pas. Cependant, il est souvent difficile d'élaborer des projets d'avenir pour de tels endroits, d'autant que les châteaux princiers de Prusse ne semblent pas se trouver au premier rang de la liste des priorités d'intérêt général.

Une pensée globale, une action locale

En ce qui concerne le château de Neuhardenberg, l'Association allemande des caisses d'épargne et des banques de virement (Deutscher Sparkassen- und Giroverband) n'a pas vu cela de la même façon. D'une part, en tant que grande association financière à la fois présente dans tout le pays et très profondément ancrée dans les régions, elle estime que c'est justement son rôle de conserver les joyaux architectoniques et historiques dans le milieu vital des hommes, et de les associer aux côtés agréables de la vie quotidienne de la Marche. D'autre part, ce qui est plus important encore, c'est de trouver un lieu ayant pour mission de faire comprendre au niveau national et international que l'on fait face aux problèmes actuels de la science, de l'art et de la culture, ou que l'on s'y consacre en réalisant ce lieu de réflexion et de présentation ; cette mission, qui assure avant tout une identité, constitue une démarche dont la région peut et doit, elle aussi, profiter dans une large mesure. Et enfin, l'Association allemande des caisses d'épargne et des banques de virement assume, en s'engageant, la responsabilité d'un entrepreneur dans une région d'Allemagne dans laquelle ce n'est pas encore redevenu une tradition générale, et dans laquelle la force économique nécessaire doit d'abord se développer progressivement. La décision d'investir en ce lieu et d'élaborer des conceptions pour ce lieu demande aussi à être comprise comme un encouragement à s'engager là précisément où il y a encore beaucoup à faire.

Un joyau de la Marche

Bien entendu, ce n'est pas par hasard que le choix s'est porté sur le château de Neuhardenberg. Ce lieu est un joyau de la Marche. Il est situé à l'est de Berlin, à peu près là où était autrefois le milieu du royaume et où se trouve aujourd'hui le milieu de l'Europe. Il est par ailleurs lié par le prince Karl August von Hardenberg, auquel il doit son nom, aux réformes prussiennes de l'Etat. Ces réformes, réalisées par le prince et par le baron Karl vom und zum Stein, ont amorcé le renouvellement intérieur de la Prusse et aplani la voie qui a mené à l'autonomie de gestion communale et à la société bourgeoise moderne. Ainsi ont été créées également les conditions essentielles à la fondation des premières caisses d'épargne, qui ont pu de la sorte assumer dès le début leurs tâches sur des fondements solides dans la bourgeoisie. Une idée à laquelle les caisses d'épargne n'ont cessé d'être fidèles dans leur histoire de deux siècles.

Des allées plantées de chênes mènent de Berlin à la localité qui a aujourd'hui 4000 habitants environ. Dans le village se trouve un château néo-classique qui, tout comme l'église avoisinante, doit sa forme actuelle à nul autre que Karl Friedrich Schinkel ; quant au parc du château, il a été conçu par Peter Joseph Lenné et par le prince Hermann von Pückler-Muskau. Trois noms qui représentent les apogées de l'architecture et de l'art des jardins européens au 19ème siècle.

Dans le miroir de l'Histoire

En ce lieu plutôt peu spectaculaire de l'ancien royaume de Prusse, le sort de cet Etat bien allemand s'est reproduit dans l'isolement comme dans un miroir. Son histoire accompagne l'ascension et la chute de la dynastie des Hohenzollern et porte les traces du Troisième Reich ainsi que celles de 40 ans de socialisme réaliste.

Neuhardenberg est l'exemple vivant d'une nation dont les tentatives de réformes et de résistance n'ont pas toujours été couronnées de succès dans le passé.

Quatre siècles d'histoire mouvementée

Une demeure de famille pour avoir sauvé le roi

Tout d'abord propriété de Dorothea von Brandenburg, l'épouse du Grand Electeur, Quilitz devient le fief de l'un de ses fils et retourne à la couronne après deux générations sans héritier mâle.

Le lieu sort de l'insignifiance à la suite d'événements militaires. Après la terrible défaite des Prussiens à la bataille de Kunersdorf en 1759, le roi Frédéric II considéra que tout était perdu et se vit déjà lui-même aux mains des Autrichiens et des cosaques de l'armée russe, lorsque Joachim Bernhard von Prittwitz und Gaffron, capitaine des hussards de Zieten, arriva au galop sur son cheval blanc et tira le monarque de sa situation fâcheuse. La reconnaissance éternelle du Hohenzollern s'exprima entre autres par la dotation en 1763 de Quilitz - Quilitz qui s'appellera Neu-Hardenberg plus d'un demi-siècle plus tard. La reconnaissance était réciproque : en 1792 fut érigé dans le parc de Quilitz le premier monument en l'honneur de Frédéric sur le sol allemand. Conçu par Johann Meil et exécuté par Giuseppe Martini, il ne représente pas à vrai dire le monarque lui-même, mais Mars et Minerve, sous les traits de Prittwitz et de son épouse, qui pleurent la mort du roi de Prusse.

Une ascension freinée

Il se peut que les travaux de construction du château aient déjà commencé peu de temps après que le peu fortuné Prittwitz eut contracté un mariage avantageux avec Marie Eleonore, fille du baron von Seherr-Tross. D'après d'autres estimations, le château date de 1786, année de la mort de Frédéric le Grand. Ceci mettrait cependant en doute la véracité du fait rapporté par Fontane selon lequel le roi, lors d'une visite, aurait trouvé la construction avancée à un tel point que l'on s'apprêtait à ériger le deuxième étage. Frédéric aurait alors fait ce trait d'esprit : « Mais il construit un château ! Il veut donc s'élever ! ». Là-dessus, Prittwitz aurait renoncé à l'« étage noble ». Quelles qu'en aient été les raisons, le bâtiment n'a tout d'abord eu qu'un seul étage.

Tout se serait passé différemment

Et pourtant : sans le sauvetage du roi, tout se serait passé différemment, pas seulement pour Prittwitz à vrai dire. Il paraîtrait que le fameux cheval blanc, auquel le hussard de Zieten devait d'avoir sauvé le roi, serait enterré dans le parc derrière le château. Vu la suite de l'histoire, on pourrait penser que l'animal continue aujourd'hui à se faire des reproches, en se demandant s'il n'aurait pas mieux valu désarçonner le vaillant capitaine de cavalerie.

Un jeune plein de fougue

En juin 1801, un grand incendie avait rendu nécessaire la refonte complète du lieu et en avait fourni l'occasion opportune. C'est ainsi que l'architecte Karl Friedrich Schinkel fit son entrée en scène à Quilitz. Le fils du sauveteur du roi savait qu'il avait à ses côtés un conseiller plein d'avenir en ce jeune homme de vingt ans à peine qui venait de Berlin. De nombreux projets virent le jour, quelques ouvrages avancés furent érigés. La reconstruction s'acheva en 1809 avec l'inauguration de l'église. Elle avait reçu sous l'égide de Schinkel une nouvelle physionomie - Fontane dit que l'en-

semble ressembler à une boîte de thé oblongue autour de laquelle on a mis un ruban de serviette ovale. Le parc dut lui aussi se plier au goût de l'époque : il reçut l'empreinte de caractéristiques propres à l'architecture paysagiste anglaise et fut enjolivé de petites architectures, de sculptures et d'un jardin rococo.

L'ère de Prittwitz prit fin brusquement : résigné face à la situation politique et économique sous la domination étrangère napoléonienne, Friedrich Wilhelm Bernhard von Prittwitz échange Quilitz en 1810 contre le prieuré de Casimir en Silésie. Quilitz retourne ainsi à la couronne.

Quilitz devient Neu-Hardenberg

La reconnaissance du monarque entre une nouvelle fois en jeu dans l'histoire de ce lieu lorsqu'en 1814, Frédéric-Guillaume III cède Quilitz en tant que seigneurie à son sujet Karl August von Hardenberg en récompense de ses mérites, et le rebaptise en son honneur en Neu-Hardenberg. Le donataire inscrit en français cette note laconique dans son journal intime, le 7 novembre 1814 : « Reçu la dotation de Neu-Hardenberg ». C'est ainsi que le plus haut fonctionnaire prussien habita l'endroit. On fit à nouveau venir Karl-Friedrich Schinkel, qui fut chargé en 1815 d'aménager une pâtisserie dans le château. Plus tard suivirent la transformation de l'église, le remaniement du parc avec le concours de Peter Joseph Lenné et du prince Hermann von Pückler-Muskau, époux de Lucie, la fille de Hardenberg, et enfin la refonte du château, auquel on ajouta le deuxième étage dont on ressentait vivement l'absence.

Un homme du monde d'une grande noblesse de cœur

Hardenberg détermina pendant plusieurs décennies la politique prussienne, qu'il dirigea à partir de 1810 en tant que chancelier ; en collaboration avec le baron d'empire Karl von und zum Stein, il réforma l'Etat et la société, permettant ainsi au royaume de sortir, en fin de compte fortifié, de la crise existentielle des guerres napoléoniennes. Sous sa direction, l'administration reçut une structure rigide, et d'un nid d'intrigants pleins d'arrogance, elle se métamorphosa en un appareil efficace, en un outil pragmatique pour la conduite de la Prusse. Il réalisa ses conquêtes territoriales sur le terrain diplomatique, ainsi au Congrès de Vienne, cette mise aux enchères monstrueuse, au cours de laquelle les dirigeants des peuples européens refirent le partage du Vieux Monde après la chute de l'empereur Napoléon. Le prince Hardenberg était un homme du monde cultivé, faisant preuve de larges vues politiques et d'une grande noblesse de cœur, pour reprendre les termes de l'époque. Il prisait « l'urbanité, la grâce et le sens de l'honneur » en tant que leitmotivs d'une politique d'éducation adéquate, il affectionnait les plaisirs de la vie et était tout sauf un baroudeur. Le baron d'empire vom Stein se montrait sceptique à l'égard de son compagnon d'armes Hardenberg. Certes, il estimait chez ce dernier « la bonhomie et la bienveillance des êtres sanguins et bons vivants, dotés d'un esprit alerte et léger, une vive intelligence, le zèle et un physique avantageux ». Mais selon Stein, « le caractère d'Hardenberg manquait non seulement de base morale et religieuse mais aussi d'intensité et de fermeté, son intelligence manquait de profondeur, ses connaissances de solidité ».

Le cœur du chancelier

L'autel de l'église de Neuhardenberg abrite un objet chargé de métaphores. Dans une niche tendue de velours rouge, sous un linteau de verre, se trouve un morceau de matière organique de la couleur du cuir. Il s'agit d'une pièce rare remarquable au caractère religieux et politique : d'une relique prussienne. Ce n'est rien de moins que le cœur du chancelier prussien, le prince Karl August von Hardenberg, qui est ici conservé pour la postérité.

Le siège des vertus

Le prince estimé était mort à Gênes en 1822. Après un délai convenable, sa dépouille fut transférée à Berlin et ensevelie derrière l'église de Neu-Hardenberg. On n'a toujours pas pu reconstituer à quel moment le cœur du prince, qui, selon la plaque commémorative, « avait battu pour l'amour fidèle de son roi et de sa patrie », a été prélevé, ni qui en a donné l'ordre. Il a tout d'abord été conservé après dessiccation dans une coupe de cristal, afin que chacun évoque la mémoire du chancelier comme celle d'un homme dont le cœur avait largement contribué à former le caractère. Il est terrible de se représenter que les soldats soviétiques auraient joué au football avec ce cœur en 1945 devant l'église.

Un orgue pour l'héritier mâle

Un lien direct mène du premier au dernier Hardenberg en ces lieux, en passant par des détours désespérés dans l'histoire de la Prusse. Le comte Carl-Hans von Hardenberg, capitaine en retraite de la Wehrmacht du Reich qui avait reçu une éducation militaire dans le noble 9ème régiment d'infanterie, prit possession de la seigneurie de Neu-Hardenberg en 1921. En 1924, lorsqu'enfin un héritier mâle vint au monde après quatre filles, le comte Carl-Hans von Hardenberg fit don d'un orgue Sauer pour l'église du village. La vie de la famille Hardenberg de Neu-Hardenberg correspondait encore tout à fait à celle des grands propriétaires terriens appartenant à la noblesse de la Marche d'empreinte prussienne protestante. Jusqu'à ce que les temps changent...

A la fin de la Prusse : l'amère conclusion

En été 1944, le comte Carl-Hans von Hardenberg se vit contraint de retourner son pistolet contre lui-même. Les semaines et les mois auparavant, il avait souvent eu au nombre de ses invités au château les têtes dirigeantes de la résistance militaire contre le régime national-socialiste, notamment le comte Claus Schenk von Stauffenberg, Henning von Tresckow et Ludwig Beck. Tous considéraient qu'ils vivaient tout à fait dans la tradition des vertus prussiennes, dont plusieurs étaient de nature militaire. Que le comte Hardenberg eût embrassé la carrière d'officier n'était que naturel ; qu'il fût parti à la Première Guerre Mondiale pour l'empereur des Hohenzollern était une affaire d'honneur indiscutable. Mais il y avait des limites à ne pas dépasser. Il n'avait rien de commun avec les nationaux-socialistes. Après la nomination d'Hitler comme chancelier du Reich, Hardenberg démissionna de toutes ses fonctions officielles pour ne pas se laisser corrompre par les nouveaux dirigeants. Le comte Carl-Hans von Hardenberg n'était ni un révolutionnaire, ni un esprit subversif, ni un traître, ni un auteur d'attentat. Cependant, comme d'autres officiers issus de vieilles familles nobles de Prusse, il ne put échapper, alors que l'Allemagne était paralysée par la peur, à l'amère conclusion qu'à bien examiner les priorités, les vertus prussiennes telles que la soumission à l'autorité et la fidélité à l'Etat passaient au second plan.

La tentative impropre

L'attentat du 20 juin 1944 échoua, Hardenberg ne devint pas premier président, à Berlin et dans le Brandebourg, d'un Etat post-hitlérien imaginé, mais il fut expulsé de l'armée et dépossédé de tous ses biens, et il était assez réaliste pour savoir ce qui l'attendait. Arrêté par la Gestapo le 24 juillet dans le salon donnant sur le parc du château, il tenta à deux reprises de se suicider pour échapper à la détention, dans la crainte de trahir sous la torture les noms des autres conjurés. Le comte Carl-Hans von Hardenberg survécut aux deux tentatives de suicide ; il survécut également à l'internement dans le camp de concentration de Sachsenhausen, grâce aux soins du communiste Paul Hofmann, son compagnon de détention, qui veilla à maintenir son protégé juste en assez bonne santé pour qu'il ne garde pas de lésions physiques, mais pour qu'il puisse par ailleurs mettre fin, par des évanouissements, à des interrogatoires par trop prolongés.

Les convoitises de Speer

Pendant une courte période, le château appartient au Reich qui allait inéluctablement au-devant de la fin prématurée de son millénaire. Albert Speer, « l'inspecteur général de la construction pour Berlin, capitale du Reich », ne s'y sentant plus en sécurité, envisagea le déménagement de son administration à Neu-Hardenberg. Une idée complètement grotesque : l'idylle de la Marche comme forge d'idées pour la halle de Germania et pour le gigantisme dément des fantasmes d'Hitler et de Speer à propos du centre du pouvoir de leur gigantesque empire eurasiatique. Rien de tout cela n'a été réalisé, n'a pu être réalisé. « Les Russes arrivent » et c'est un tout autre chapitre qui commence.

La fin sanglante d'un rêve - la bataille sur les collines de Seelow

Ces Russes, c'est-à-dire l'Armée rouge, se trouvaient déjà tout près. C'est d'ici qu'on partit un jour à la conquête des vastes espaces prussiens de l'Est, c'est ici que commença le rêve de « l'espace vital ». La bataille sur les collines de Seelow, non loin de Neu-Hardenberg, marque, pour une bonne part, la fin de ce rêve. Cette grande et terrible bataille cruciale pour Berlin allait déployer encore une fois l'« art militaire prussien » depuis longtemps perverti, afin d'éloigner de la capitale « l'ours russe ». Ce que cet effort cruel a de particulièrement tragique, c'est son absurdité. La force avec laquelle les armées allemandes se cramponnèrent au sable de la Marche était nourrie par une crainte dont le motif était devenu depuis longtemps réalité. Le Reich était démantelé, les dés étaient jetés depuis longtemps - en Crimée -, sans que l'on ait tenu compte des exercices sur carte de l'amiral Dönitz prévoyant un ordre d'après-guerre avec participation allemande. La chute était inéluctable. La bataille pour l'éviter fut la bataille pour un fantôme.

Pas même leurs cendres

Là où l'Histoire aurait pu être équitable, le nouveau partage du monde après 1945 fit obstacle au retour des Hardenberg avec tous les honneurs. L'expropriation du comte Carl-Hans von Hardenberg fut en fait confirmée par la réforme foncière socialiste. Libéré du camp de concentration, il quitta en 1945 la zone d'occupation soviétique d'Allemagne avec sa famille, en direction de l'ancienne résidence familiale de Nörten-Hardenberg près de Göttingen. Il se consacra dès lors à l'administration du patrimoine des Hohenzollern, tandis que sa femme gérait la fondation « Hilfswerk 20. Juli » (œuvre d'assistance aux familles des conjurés du 20 juillet).

Pour les nouveaux maîtres, les Hardenberg étaient des « junkers prussiens ». Dans la grossièreté des visions révolutionnaires du monde, ils personnifiaient en bloc et de manière flagrante l'ancien ordre condamnable. Les distinctions plus subtiles que l'on aurait pu faire « compte tenu du personnage » furent sacrifiées à la manière banale de juger des fonctionnaires de la reconstruction. Les « hommes du 20 juillet » ne valaient pas grand-chose ; la résistance contre le régime nazi ne devait pas avoir été autre chose que la résistance communiste contre le régime nazi. Lorsque la famille demanda l'inhumation du comte Carl-Hans von Hardenberg dans le caveau de famille, le maire Karl Linse déclara dans une formule aussi catégorique que lapidaire qu'on ne désirait plus jamais revoir « ni eux ni leurs cendres ».

Marx dans la forêt

En 1949, juste avant la fondation officielle de la RDA, un rayon de lumière éblouissante tomba à nouveau sur la commune. Ce fut elle qui fut choisie pour un nouveau changement de nom. Le réformateur prussien appartenait jusqu'à nouvel ordre au passé, et Neu-Hardenberg s'appela dès lors Marxwalde, distinction macabre dans la mesure où un tel usage idéologique est rarement bénéfique à celui qui est ainsi mis en vedette. Karl Marx était en quelque sorte arrivé dans la forêt du Brandebourg. Cette comédie grotesque, tirée de l'histoire des idéologies, a failli à vrai dire à un cheveu près avoir des suites réelles, car la gentilhommière néo-classique était déjà devenue la cible de la peur viscérale qu'éprouvaient les socialistes pour les châteaux

et les églises. Sans la protestation véhémement de l'instituteur du village, Ernst Tietze, le château de Neuhardenberg aurait subi le même sort que le château de Berlin, qui avait été aussi peu endommagé par la guerre, ou que l'église de la Garnison de Potsdam : le dynamitage. Le château fut donc préservé, son histoire reléguée provisoirement aux archives.

Un village modèle socialiste

Des mots clés comme hôpital militaire, réfugiés de l'Est, école centrale, maison des jeunes, hébergement des ouvriers du bâtiment, marquent tout d'abord le cours de l'évolution. Mais un lieu portant le nom de Karl Marx ne pouvait à la longue rester un lieu quelconque. On envisagea d'en faire un village modèle socialiste, avec le buste de Marx par Fritz Cremer, avec une planification centralisée des grandes surfaces. La DEFA elle-même s'intéressa à l'endroit. Apparemment, les logements d'architecture socialiste et la gentilhommière prussienne due à Schinkel représentaient un amalgame que l'on jugeait idéal pour servir de cadre à des films populaires comme « Eine alte Liebe » (Un vieil amour) de Gustav von Wangenheim ou « Heimliche Ehen » (Mariages secrets) de Frank Beyer, avec en tant que jeune premier Armin Müller-Stahl qui faisait à l'époque ses débuts dans le cinéma. A côté de la LPG « Neues Leben » (coopérative agricole de production), des entreprises de production socialistes telles que VEB Polstermöbel virent le jour.

L'emménagement de l'Armée populaire

Les projets de village modèle durent tout de suite céder la place à des objectifs plus nobles. Dès 1957, l'aéroport voisin, qui avait déjà été aménagé par la Wehrmacht, fut agrandi, et en 1959, la première escadrille des liaisons ministérielles de la RDA fut stationnée à Marxwalde. Les premiers immeubles de la NVA (forces armées de la RDA) furent construits, et les officiers s'y installèrent avec leurs familles. Parmi eux se trouvait Siegmund Jaehn, général de corps d'armée qui fut le « premier Allemand dans l'espace ».

Une monoculture sociale

Avec les années, l'Armée populaire nationale accapara Marxwalde. D'autres cités d'officiers s'élevèrent, un club de la NVA s'ouvrit à la communauté à peine distincte de l'armée, des événements comme la « fête de la famille militaire socialiste » bouclèrent le cycle annuel. Peu à peu se constitua la monoculture sociale si caractéristique des petites localités situées à proximité de complexes militaires plus importants, monoculture qui s'exprimait par le fait affligeant que seules les épouses des officiers étaient employées au château de Neuhardenberg reconverti en école.

L'idylle de la Marche appartenait largement au passé, car les lieux de refuge n'avaient pas leur place là où paraient le pouvoir de l'Etat et l'armée populaire. Mais l'« urbanité, la grâce et le sens de l'honneur » ne faisaient pas non plus partie des piliers du canon de la morale socialiste réaliste. Marxwalde est littéralement, jusqu'au nom, un exemple typique de monopolisation radicale, de manipulation totale et de rejet de toute tradition pré-socialiste ; vu sous cet angle, on aurait d'une façon ou d'une autre fait du tort au vieux chancelier prussien, si le lieu avait continué à porter son nom.

Les contre-tendances

Grâce à sa sauvegarde, le château est parvenu au « Tournant prussien » dans l'historiographie officielle de la RDA. La restauration de 1976 à 1988 ne put se faire que dans le « cadre des possibilités ». Pour l'industrie du bâtiment de la RDA qui souffrait de pénurie chronique, il s'agissait néanmoins d'une mesure à ne pas sous-estimer, et c'est grâce à elle que la maison a été sauvée. On y aménagea un musée qui occupait onze pièces du château, dont le mobilier était surtout historique. En 1978, l'Académie culturelle de l'arrondissement de Francfort-sur-l'Oder choisit le château comme siège ; même si elle ne s'opposait pas fondamentalement à la NVA, elle a probablement

mis d'autres accents par-ci, par-là. A la fin, en 1988, Marxwalde accueillit le dernier festival des travailleurs de la RDA, sous le beau titre « 11èmes journées culturelles des travailleurs de l'agriculture socialiste » (et non de la « défense nationale ») Dans de telles circonstances, on a peine à imaginer le combat acharné pour survivre d'une paroisse protestante, dont les murs protecteurs ont pu signifier réconfort et source d'énergie pour plus d'un travailleur bénévole en proie aux persécutions.

Retraite avec conflit ; nouveau départ, restitution

A l'époque de la « Wende », l'église et l'armée luttèrent encore quelque temps pour la suprématie autour de la Table ronde, puis tout perdit de l'importance. On commença par beaucoup « liquider », « fermer », « dissoudre », à savoir pratiquement toutes les usines de production et les exploitations agricoles socialistes ainsi que, bien entendu, l'escadrille de liaison du gouvernement. L'activité culturelle centraliste connut elle aussi une fin subite, et Marx lui-même cessa rapidement d'être le bienvenu dans la forêt. A partir du 1er janvier 1991, la localité reprit le nom de Neuhardenberg. Cette fois sans trait d'union.

Tout d'abord, les temps nouveaux furent surtout difficiles. Les casernes inoccupées se trouvaient à proximité ; l'avenir du château et de la localité était incertain. On a pu relever de nouveaux débuts prometteurs. Un hôtel avec café a vu le jour, et dans l'aile orientale du château, on a montré une documentation sur l'attentat du 20 juillet. Mais la « Wende » n'a pas tout de suite apporté la prospérité. Les démarches pleines d'engagement ont avorté. Peu à peu, presque toute « exploitation » publique a cessé. Les droits à la restitution étaient nettement justifiés par les circonstances particulières dans lesquelles s'était déroulée l'expropriation du château. En 1996, la famille von Hardenberg récupéra son bien foncier, y compris le château et le parc, qu'elle vendit en 1997 à l'Association allemande des caisses d'épargne et des banques de virement. Suivit une phase de construction de quatre ans, marquant le début d'un nouveau chapitre.

De la périphérie au point de jonction

Neuhausen se trouve aujourd'hui à la périphérie orientale de l'Allemagne et de l'Union européenne. Mais il y a longtemps que les choses en Europe ne sont plus aussi bloquées qu'elles ne semblaient l'être pendant près d'un demi-siècle. La Pologne s'apprête à devenir membre de l'Union européenne, chose qui aurait été inconcevable il y a à peine plus de dix ans. Le terme d'« orientalité » se relativise à mesure que l'Europe s'agrandit en direction de l'Est. La situation limitrophe s'est transformée en un point de jonction entre des économies et des cultures qui doivent se rencontrer dans les prochaines décennies. Il ne faut pas que ce processus s'accomplisse comme le simple triomphe des économies occidentales sur les économies populaires en plein renouveau. Il s'agit de fonder des associations, d'essayer de se comprendre et aussi de s'attendre mutuellement à l'occasion. Pour cela, il faut de la patience, de l'intérêt, de la prudence et, par-dessus tout, un lieu.

Or, aucun lieu n'est aussi prédestiné et ne convient autant pour cette tâche que Neuhausen. Prédestiné par sa situation et son histoire, il convient par son caractère unique qui permet à ses visiteurs à la fois de se concentrer et de se détendre. Raison suffisante pour qu'à Neuhausen la jonction aille de pair avec l'art et la réflexion.

En accord avec son temps

Au départ de toutes les réflexions sur le fond : d'une part, le caractère du lieu de refuge en tant que lieu de concentration et de repos, et en tant que cadre approprié pour des colloques et des conférences, doit être préservé. D'autre part, le programme artistique se propose d'attirer des invités d'Allemagne et du monde entier par les productions de partenaires internationaux importants. Créées en grande partie sur place, celles-ci abordent les problèmes et tâches actuels sur le plan artistique, politique et scientifique. Le programme prévoit essentiellement concerts, productions théâtrales, ateliers et expositions, ainsi qu'exposés internationaux, congrès, conférences et symposiums dans les domaines de la politique, de la société, de la culture et de la science.

Les acteurs

Après avoir mis en place le « hardware » autour du parc et du château, l'Association allemande des caisses d'épargne et des banques de virement a nommé en 2001 Bernd Kauffmann comme mandataire général de la S.A.R.L. Stiftung Schloss Neuhausen. Ex-président de la Stiftung Weimarer Klassik, il était responsable, en tant que délégué et directeur général, du programme des manifestations à l'occasion de la nomination de Weimar comme capitale culturelle européenne en 1999. Auparavant, il a été entre autres secrétaire général de la Stiftung Niedersachsen à Hanovre. La S.A.R.L. Stiftung Schloss Neuhausen est assistée par un comité consultatif international. Ses membres, personnalités éminentes appartenant à la politique, à l'économie, à la science, à la culture et à l'église, suivent et conseillent les activités de la Fondation sous la présidence de Dr. Dietrich H. Hoppenstedt, président de l'Association allemande des caisses d'épargne et des banques de virement et président du conseil d'administration de la S.A.R.L. Stiftung Schloss Neuhausen.

Le programme : de choix, concentré et serein

Ce qui caractérise le nouveau regard sur Neuhausen : l'ensemble du programme est placé sous le signe d'une intensité sereine. Celle-ci tient compte de la particularité d'un lieu qui n'est ni Berlin ni Varsovie. Le château de Neuhausen est un lieu qui n'a pas son pareil.

La fondation a deux objectifs primordiaux : le premier est de fournir aux comités de direction, conseils d'administration, assemblées et comités des organisations de caisses d'épargne, les meilleures conditions pour leurs conférences, congrès, réunions,

ainsi que pour leurs réflexions et débats en commun.

Le deuxième objectif de la fondation est de réaliser sur la vaste superficie que représente l'ensemble du château et du parc, ainsi que sur le terrain d'aviation voisin, qui forme une toute autre scénographie suggestive, carrément contraire, des productions artistiques dans les domaines du théâtre, de la musique et des arts plastiques, des lectures d'auteurs, des conférences et des débats dans un contexte national et international.

Lectures conseillées (ouvrages en langue allemande, non traduits en français) :

Schloss Neuhardenberg (Le château de Neuhardenberg)

Avec des articles d'Eckart Goebel, Hans-Joachim Kuke, Ulrich Erben et Heinz Liesbrock.

Le volume réunit des essais sur l'histoire du château de Neuhardenberg, sur le prince Karl August von Hardenberg, sur le comte Carl-Hans von Hardenberg et sur sa famille, sur leur résistance contre Hitler, sur l'histoire mouvementée du lieu Neuhardenberg - Marxwalde - Neuhardenberg dans l'après-guerre, sur l'histoire de la construction du château et de l'église ainsi que sur la restauration de l'ensemble et du parc paysager ; le tout est complété par un voyage en images poétique dans les environs, avec des photos de Toma Babovic et des poèmes de Bertolt Brecht.

160 pages, nombreuses illustrations,
édité par Deutscher Sparkassen- und Giroverband et
Stiftung Schloss Neuhardenberg, 2002
Prix: 10 Euro

Reinhild Gräfin von Hardenberg

**Auf immer wieder neuen Wegen. Erinnerungen
(La comtesse Reinhild von Hardenberg.
Sur des voies toujours nouvelles. Souvenirs)**

La comtesse Reinhild von Hardenberg, fille du dernier seigneur de Neuhardenberg, a couché par écrit ses souvenirs. Elle décrit d'une manière impressionnante et émouvante la carrière d'une jeune femme qui grandit dans l'insouciance jusqu'à ce que, secrétaire de son père et fiancée de Werner von Haefen, elle devienne complice des préparatifs de l'attentat du 20 juillet 1944 sur Adolf Hitler. Elle est détenue dans la prison pour femmes de Berlin-Moabit en tant que « prévenue Hardenberg, cellule 31, politique ». Après sa libération, sa vie prend un cours dont les stations sont étroitement liées à l'histoire allemande des cinquante dernières années.

« Celui qui n'est pas capable, sans perdre le contrôle de soi, de dormir un jour au château et le lendemain sur une paille n'a pas de culture. » C'est en suivant cette maxime de son père, le comte Carl-Hans von Hardenberg, que Reinhild, âgée de 21 ans à l'époque, supporte la dure période de détention et l'affliction sur la perte de son lieu de naissance. Elle maîtrise sa vie, sur laquelle elle nous renseigne non sans humour dans son livre, en s'engageant sur des voies sans cesse nouvelles.

220 pages, nombreuses illustrations
éd. par Stiftung Schloss Neuhardenberg, 2002
Prix : 15 Euro
ISBN 3-00-010037-7

**Ein Traum, was sonst ? - Preußische Tugenden
(Un rêve, quoi d'autre ? - Les vertus prussiennes)
Morceaux choisis pour l'exposition**

Avec des articles de Friedmar Apel, Jens Bisky, Justus Fetscher, Patrick Föhl, Eckart Goebel, Erik von Grawert-May, Durs Grünbein, H.D. Kittsteiner, Andrzej Kopacki, Katja Lange-Müller, Lothar Müller, Bruno Preisendörfer, Lutz Rathenow, Johannes Saltzwedel, Einar Schleef, Cornelia Vismann et Heinrich Wefing.

Les articles qui ont été rédigés pour ce livre par des écrivains, des historiens et des journalistes à l'occasion de l'exposition du château de Neuhardenberg, montrent à quel point les vertus prussiennes étaient déjà controversées avant 1945, à quel point leur caractère contraignant était mis en doute et à quel point elles pouvaient entrer en conflit entre elles. Divers exemples - Moses Mendelssohn obligé d'acheter des singes en porcelaine, Karl August von Hardenberg faisant inhumer son cœur dans un

autel, la reine Louise lisant dans une bibliothèque, Walter Benjamin faisant preuve d'une économie prodigieuse, Varnhagen von Ense qui savait presque toujours être à l'heure, et aussi Bulinski, qui parcourt les forêts des environs de Marxwalde avec ses jeunes pionniers - eux comme bien d'autres montrent les riches facettes, le côté insaisissable des prétentions et de la réalité des vertus prussiennes.

288 pages, éd. par Stiftung Schloss Neuhardenberg,
Wallstein Verlag, Göttingen, 2002
Prix : 15 Euro
ISBN 3-89244-524-9

Les publications de la Stiftung Schloss Neuhardenberg sont disponibles à la boutique du musée du château de Neuhardenberg, Schinkelplatz, 15320 Neuhardenberg, ou par e-mail à l'adresse museumsshop@schlossneuhardenberg.de (envoi contre remboursement plus frais d'envoi).

Les livres avec un numéro ISBN peuvent être commandés également en librairie.

Impressum

Stiftung Schloss Neuhardenberg GmbH
Une société de Deutscher Sparkassen- und Giroverband
Siège et lieu des manifestations: Schinkelplatz, 15320 Neuhardenberg (Brandebourg)
Fondé de pouvoir et gérant : Bernd Kauffmann
Président du conseil de surveillance et du comité consultatif :
Dr. Dietrich H. Hoppenstedt
Bureau : Kurfürstendamm 214, 10719 Berlin
Téléphone : 030 - 889 290-0, fax 030 - 889 290-20/21
info@schlossneuhardenberg.de, www.schlossneuhardenberg.de

Texte allemand : Ralf Schlüter
Traduction en français: Axelle Putzbach
(c) 2002 Stiftung Schloss Neuhardenberg